

l'aspect des campagnes natales. C'est à ce point que, chaque fois qu'il essaie d'autres tableaux, sa chanson y perd.

Les sapins, fils de nos montagnes, lui fournissent de larges strophes et surtout ce beau refrain, rythmé comme une prière :

Dieu d'harmonie et de beauté,
Par qui le sapin fut planté,
Par qui la bruyère est bénie,
J'adore ton génie
Dans sa simplicité!

Mais, lorsqu'il chante le pin, « colon hardi qui sur les flots de sable empiète », l'inspiration s'égare, et l'ampleur du refrain, plein d'un souffle homérique, n'arrive point à déguiser le vide des couplets.

S'il veut célébrer la mer, c'est bien pis. Le poète ne voit plus dans l'Océan, « tordant sa vague au reflet vert », que matière à nous faire un cours de physique et de chimie, manquant à la fois d'intérêt scientifique et de charme poétique.

Mieux vaudra revenir avec lui sur les bords de la Saône, témoins de son enfance, sous les frais ombrages de Rochetaillée où le souvenir ramène souvent sa Muse :

Dans le pré, le saule bleuâtre
Se marie aux verts peupliers :
Le village en amphithéâtre
Étale ses hauts espaliers.

Est-il plus riant paysage!
La Saône, miroir transparent,
Y dort si bien que, du rivage,
César n'en vit pas le courant.
Je crois que ma barque dérive,
Que fait César à ma chanson !
Pour célébrer cette humble rive,
Il suffit du chant d'un pinson.